

## DENOMINATION, MISSIONARISM, TOLERANCE

### L'ISLAM ET LE MONDE ALLEMAND DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. BARRIÈRES À FRANCHIR

ILEANA CĂZAN

La religion mahométane fut sans doute un des aspects qui suscita le plus d'intérêt de la part des observateurs venus du monde allemand pendant tout le XVI<sup>e</sup> siècle. Au début, les ambassadeurs de la Maison d'Autriche, la terreur des païens bien enracinée, n'y virent autour qu'hérésie et persécution des Chrétiens. Avec le temps, la curiosité se montra plus forte, et de larges chapitres dans leurs récits et journaux de voyage se trouvèrent dévoués à la religion, les coutumes et les fêtes de l'Islam.

Les premières notes détaillées sont dues à Hans Dernschwam, dont la mission très précise confiée en 1553, notamment celle de ramener au pays la dépouille de Stéphane Mailath, lui laissa tout le temps de visiter, s'instruire et noter les nouveautés. Malheureusement, son esprit grognard le poussa à voir plutôt les aspects négatifs du monde ottoman.

Sa première mention est au sujet du Bayram, qu'il commet l'erreur d'expliquer dans le contexte de la religion chrétienne, en l'identifiant aux Pâques. Il remarque le fait que la fête était précédée d'un jeûne de 4 semaines, et trouve curieux que ce jeûne ne fût observé que pendant le jour, la nuit chacun pouvant manger ce que bon lui plaisait<sup>1</sup>. Presque tous les voyageurs font cette remarque, que l'on retrouve aussi dans le journal de Hans Krafft<sup>2</sup>.

Dernschwam, toujours prêt à critiquer, ne manque pas d'observer qu'aucun Turc n'avait pu lui expliquer exactement quelle était la signification du Bayram. Personne ne savait non plus en calculer la date, fixée d'après le cycle de la lune, c'est pourquoi l'uléma annonçait la pleine lune, le commencement et la fin du jeûne. Il note aussi l'existence d'un Grand Bayram et d'un Petit Bayram, mais ne peut découvrir que la signification de cette dernière fête, lorsque chaque famille mangeait du bélier. C'est ainsi qu'il déduit que la seconde cérémonie religieuse était dédiée au sacrifice d'Abraham.

Le voyageur allemand fut surtout attiré par les coutumes du culte. A l'entrée dans la mosquée, les Ottomans se lavaient, même si bon nombre d'entre eux l'avait déjà fait à la maison. Dans les rares cas où il n'y avait pas de fontaine dans la cour de la mosquée, les croyants apportaient de l'eau avec eux<sup>3</sup>. Jacob von Betzek,

---

<sup>1</sup> *Hans Dernschwam's Tagebuch*, München, 1923, p. 50.

<sup>2</sup> *Reisen und Gefangenschaft Hans Ulrich Kraffts*, édité d'après le manuscrit original de Dr. K.D. Haszler, Stuttgart, 1861, p. 105.

<sup>3</sup> *Hans Dernschwam's*, p. 71.

esprit optimiste et généreux, se montre charmé par les fontaines que l'on trouve dans les cours de mosquées, qu'il voit comme élément réconfortant tant pour le voyageur fatigué que pour le croyant qui se préparait pour le service divin<sup>4</sup>. Vers la fin du siècle, un autre observateur allemand, le marchand Hans Krafft note de façon tout à fait erronée qu'à l'entrée dans la mosquée les croyants se lavaient le visage avec l'eau dont ils s'étaient servi pour se laver les mains et les pieds<sup>5</sup>.

Les voyageurs occidentaux se montrent également surpris par le nombre de prières, 5 par jour, et la façon dont les fidèles étaient convoqués au service par le muezzin, souvent confondu avec l'uléma, qui semblait bien s'appliquer à rassembler «un troupeau de bœufs et de vaches». Betzek et Krafft à leur tour notent l'absence des cloches. Ce dernier ajoute que dans l'Empire Ottoman on avait défendu aux Chrétiens de sonner les cloches, pour ne pas importuner les fidèles musulmans<sup>6</sup>.

Une autre observation générale est l'interdiction de sortir la nuit, après le dernier appel du muezzin pour la prière du soir.

La sortie du sultan le vendredi, pour se rendre à la mosquée St. Sophie, donne occasion à une analyse la position tenue par le sultan dans le culte, même si peu sont ceux qui semble comprendre la signification du titre de calife obtenue par Selim I en 1517, après la conquête des deux villes saintes de l'Islam, Mecque et Médina.

Dernschwam note le fait que le sultan s'asseyait dans la mosquée, seul, sur un piédestal pas très haut, flanqué à droite par un autel et à gauche par une «une chaise haute» (chaire<sup>7</sup>) pour le sermon<sup>7</sup>.

Le jour de fête pour les Musulmans était le vendredi et le service se tenait l'après-midi, après le déjeuner. Krafft le note avec grande surprise, et rappelle que la messe pour les Chrétiens se tient le matin. Les voyageurs occidentaux remarquent qu'il n'était pas interdit aux Musulmans de travailler pendant les fêtes religieuses. Comme les Turcs considéraient Mahomet supérieur à Jésus Christ, l'Allemand conclut que «le Diable a pris leurs âmes»<sup>8</sup>.

Dernschwam est le seul émissaire de la Maison d'Autriche à exagérer, avec ou sans intention, le prosélytisme islamique et la conversion forcée des Chrétiens. Prêtant l'oreille aux rumeurs les plus malveillantes, le voyageur allemand note qu'il suffisait de 2 faux témoins à jurer qu'un tel avait exprimé son désir de devenir Musulman, pour que ce dernier soit circoncis sur le champ, qu'il le veuille ou non.

---

<sup>4</sup> Ileana Căzan, *The Ottoman Empire in Travel Accounts by Habsbourg Ambassadors, between 1533–1566*, in *In honorem Paul Cernovodeanu*, București, 1997, p. 365.

<sup>5</sup> *Reisen und Gefangenschaft*, p. 91.

<sup>6</sup> *Ibidem*.

<sup>7</sup> *Hans Dernschwam's*, p. 72.

<sup>8</sup> *Ibidem*.

A ce sujet, Dernschwam raconte l'épisode de la mort de Constantin, fils de Petru Rareș, otage à la Porte, mort en 1554 à l'âge de 14 ans\*.

«Aujourd'hui, le 26 mars, un personnage portant le nom de Constantin, étant souffrant, fut confessé et reçut la communion, puis rendit l'âme, les Grecs voulant l'ensevelir. Mais en apprenant ceci, les Turcs mirent les Grecs à la porte, et le circoncièrent, pour faire de lui un Turc, tant bien après la mort, en expliquant qu'il existe témoignage que le défunt avait toujours eut le désir de devenir Musulman»<sup>9</sup>. A part le fait de prouver que le prétendant au trône de la Moldavie en 1563, Constantin, était un imposteur<sup>10</sup>, l'information est douteuse, puisque la plupart des ambassadeurs de la Maison d'Autriche notent une relative tolérance religieuse dans l'Empire Ottoman, sans que ce fut pourtant le cas d'une vraie liberté du culte. D'ailleurs, le fanatisme religieux dans le monde turc ne revint en force que dans les dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, lorsque l'observatoire astronomique de Galata fut incendié (1580) et le Christianisme fut mis sous interdiction dans l'Empire Ottoman<sup>11</sup>.

Une autre différence que l'on note est le fait que les femmes ne se rendaient pas à la mosquée, mais priaient à la maison, comme on leur avait enseigné dans l'enfance.

On remarque aussi la différence de calendrier. Pour Dernschwam, celle-ci n'est pas très claire. Il note que «ne sachant pas calculer le début de chaque mois, ils eurent pendant 30 ans 31 fêtes du Bayram»<sup>12</sup>, et ajoute que l'année est plus courte que celle des Chrétiens. Hans Kfraft s'applique à étudier plus sérieusement le calendrier musulman et en découvre la signification. Il identifie sa corrélation avec la vie de Mahomet, mais il se trompe en pensant que l'année un de l'Islam commençait avec la mort du Prophète. Il fut aussi le premier à faire un calcul de corrélation entre le calendrier chrétien et le calendrier musulman. Il savait que l'Islam se trouvait dans l'année 984, mais puisqu'ils avaient un calendrier observant les phases de la lune, il trouva nécessaire d'y ajouter 40 ans, ce qui l'amenait en 1024. Il déduisait ce chiffre de l'année courante et arrivait à placer l'an un de l'Islam en 550 A.D., ce qui était évidemment faux. Son effort d'établir des repères chronologiques entre les deux calendriers et toutefois méritoire.

Ayant eu la malchance de passer 3 ans en prison pour avoir manqué de payer ses dettes, Kfraft apprit à écrire avec des caractères arabes, étudia l'arabe et le turc, et se fit raconter par les prisonniers avec lesquels il se trouvait enfermé un bon

---

\* En convenant que ce fils de Petru Rareș fut celui que l'on envoya en 1542 comme otage, son âge aurait dû être supérieur.

<sup>9</sup> Hans Dernschwam's, p. 74.

<sup>10</sup> Au sujet de ce personnage, voir N. Iorga, *Pretendenți domnesci în secolul XVI*, București, 1898, p. 22 et sqq.

<sup>11</sup> Mihai Maxim, *Țările Române și Înalta Poartă*, București, 1993, p. 182.

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 71.

nombre de superstitions en circulation dans le monde islamique. C'est ainsi qu'il note la croyance selon laquelle 1000 après la mort de Mahomet – environ 1616 dans les calculs de Krafft – celui-ci sera ressuscité et apportera sur terre la volonté de Dieu, «et ceux qui y croient connaîtront un bonheur céleste»<sup>13</sup>. Ce qui le fait remarquer le rapprochement entre la conception millénariste chrétienne et celle islamique.

Des informations similaires se retrouvent chez Lubenau, qui note que l'année chez les Musulmans a 12 mois, mais un nombre moindre de jours, ainsi que «32 années reviennent à 33 années pour les Chrétiens»<sup>14</sup>. Ce fut lui encore à noter le nom des mois et des 7 jours de la semaine. Lubenau trouve beaucoup de points communs entre l'Islam et le Christianisme et ne manque pas de le bien faire ressortir. En décrivant St. Sophie il fait part à se contemporains d'un aspect moins connu, même mis sous silence par la propagande anti-ottomane officielle. Il s'agit notamment du fait que l'existence de Jésus Christ n'était nullement réfutée par les Musulmans, qui le considéraient un grand prophète de Dieu, mis au monde par une vierge et donné par Dieu Lui-même. C'est pourquoi on y trouvait encore dans la mosquée une peinture murale avec le baptême de Jésus, portant comme inscription en grec «Ceci est mon fils bien-aimé que j'aime infiniment». Un Turc lui avait montré cette curiosité et lui avait traduit la phrase, en lui faisant visiter aussi dans une salle secrète, où se trouvait un fragment de la tombe de Mahomet. La peinture chrétienne était encore bien visible dans maints endroits. Sur une voûte, Lubenau vit le Christ entouré des 12 apôtres<sup>15</sup>.

Le pharmacien de la mission diplomatique de 1587, Lubenau, dédie des pages entières à la religion mahométane, en essayant d'expliquer méthodiquement le dogme, le culte et les fêtes de l'Islam. On ne doit pas s'attendre pourtant à des explications scientifiques et objectives, Lubenau sentant que c'était son devoir de souligner la fausseté de la dogme prêchée par Mahomet, qu'il nomme, de manière irrévérencieuse, «la terrible bête»<sup>16</sup>. Toutefois, Lubenau s'applique à noter les informations de manière systématique. Il observe que les préceptes de base se retrouvaient dans l'*Alcoran* et que les Musulmans croyaient au caractère de révélation de l'enseignement de Mahomet. Les Ottomans se gardaient bien de discuter le dogme, de peur de perdre leur âme, et «ils bouchent leurs oreilles» à tout argument. Après deux ans passés à Constantinople, Lubenau constate n'être pas arrivé à apprendre beaucoup sur la religion mahométane, cela aussi à cause du fait que les gens simples n'en savaient pas beaucoup eux-mêmes. Par échange, il les trouve très pieux et obéissants envers leurs chefs spirituels, d'où leur nom

<sup>13</sup> *Reisen und Gefangenschaft*, p. 212.

<sup>14</sup> *Beschreibung der Reisen des Reinhold Lubenau*, Königsberg, 1912, pp. 186-187.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 144.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 226.

même de *muselmanni*<sup>17</sup>. Le plus d'informations lui vient d'un vieux prêtre malade, qui lui avait fait visiter la mosquée St. Sophie, en lui montrant ce qu'il y avait de plus intéressant à voir.

Lubenau avait appris par ce prêtre que les Musulmans croyaient au Vieux Testament et à la Création du Monde, tout comme les Chrétiens. La différence était que, selon eux, Dieu avait ordonné qu'Abraham soit circoncis, et l'avait envoyé ensuite habiter à Mecque et faire «sa maison d'une pierre tombée du ciel». C'est pourquoi de grands pèlerinages se faisaient à Mecque chaque année, et tout Musulman désirait y aller au moins une fois dans la vie. Lubenau note ensuite que les Mahométans suivaient les 10 commandements et considéraient Moïse comme ayant été un des grands prophètes. Ils vénéraient également les rois juifs David et Salomon. Les gens devenant de plus en plus mauvais, les Musulmans croyaient que Dieu avait envoyé Jean annoncer la venue d'un autre grand prophète, Jésus. Mais les Chrétiens avaient mal interprété les paroles de Jean et le baptême du Christ. Ce baptême lave les péchés, mais comme chaque homme commet des péchés plusieurs fois par jour, un seul baptême n'est pas suffisant, et eux, les Musulmans, se lavent chaque fois qu'ils prient et chaque fois qu'ils se couchent<sup>18</sup>.

Le voyageur allemand note encore une fois que les Musulmans reconnaissent Jésus Christ comme ayant été un grand prophète, mis au monde par une vierge, qui fut annoncée du miracle qu'elle portait en elle par l'archange Gabriel. La différence essentielle était qu'ils n'acceptaient pas Jésus en tant que fils de Dieu et Dieu lui-même, mais ils reconnaissaient sa nature divine, le Christ étant considéré comme un esprit du Ciel, matérialisé en homme. Pour les Musulmans – disait Lubenau – le moment décisif dans la révélation de la vraie foi avait été l'année 630, quand Allah avait révélé le Coran à Mahomet<sup>19</sup>. Dieu avait essayé ainsi, disaient les Musulmans, de ramener les hommes à la voie juste. Les tentatives antérieures étaient restées infructueuses, car la *Loi* de Moïse avait été trop sévère et l'*Evangile* de Jésus trop permissive et donnant aux hommes trop de liberté<sup>20</sup>.

Ce qui étonnait Lubenau le plus était le Paradis matériel dans la conception des Mahométans, où les Justes se seraient délectés avec tout ce qu'il y avait de meilleur, nourritures et boissons fines, pucelles aux yeux noirs et aux longs cheveux sombres. D'autant plus que les femmes n'auraient pas eu accès à ce paradis, mais à un autre monde d'au-delà, comme les Chrétiens<sup>21</sup>. Les pécheurs

---

<sup>17</sup> *Ibidem*.

<sup>18</sup> *Ibidem*, pp. 227-228.

<sup>19</sup> Ni l'année de la révélation de Mahomet, ni l'information n'est correcte. On sait que le *Coran* fut rédigé par les disciples de Mahomet.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 228.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 232.

n'auraient pas eu droit à ces délices après la mort, ni n'auraient été ressuscités au Jugement Dernier, mais auraient périé pour éternité<sup>22</sup>.

Les informations fournies par Lubenau sur un ton assez détaché, à part quelques épithètes un peu dures, montrent que celui-ci était fasciné de trouver tant de similitudes entre le Christianisme et l'Islam. Tout aussi intéressante est la façon dont les Musulmans percevaient la foi chrétienne, comme étant trop permissive et donnant trop de place à l'émancipation de l'individu. En plus, au temps de la Réforme, Lubenau pouvait considérer l'Islam comme une simple déviation par rapport à la vraie foi, tout comme le Calvinisme, le Luthéranisme et les autres cultes protestants.

Une autre publication du XVI<sup>e</sup> siècle traitant généreusement de la religion mahométane, toutefois avec beaucoup plus d'accents propagandistes, est la reprise en 1596, pendant la «longue guerre», d'un récit du XV<sup>e</sup> siècle, fait pendant la captivité d'un aïeul des Laski. Il s'agit du récit d'Henrcus Enustinus de Hambourg, qui décrit, en utilisant également des informations puisées à ses contemporains, la captivité de Jean Laski, un des proches de l'Empereur Sigismond de Luxembourg<sup>23</sup>. Jean Laski tomba dans les mains des Turcs pendant une expédition turque en Transylvanie en 1436 et resta en captivité pendant 22 années. Son journal fut une vraie mine d'or pour l'auteur de Hambourg, qui trouva l'occasion la plus propice de le publier en y rajoutant des informations recueillies des écrits de Lubenau, de Dernschwam, de Busbecq et de tous les journaux de voyage du XVI<sup>e</sup> siècle.

Les titres des chapitres indiquent clairement l'opinion au sujet de l'Islam. Chapitre IX, *Sur la fausseté des enseignements de Mahomet*, fait l'énumération de 14 raisons pour lesquelles le Coran est faux. L'auteur prend comme point de départ l'idée que le diable est à la base de toute hérésie et il conclut que l'Islam est une hérésie pour les raisons suivantes:

1. Il ne comprend pas l'essence de la Sainte Trinité.
2. Il voit en Jésus Christ le fondateur de l'arianisme.
3. Il rejette le fait que ce sont les Juifs qui ont tué Jésus Christ.

---

<sup>22</sup> Pour des données supplémentaires sur l'Islam, voir aussi Fl. Căzan, *Religia în contextul civilizației antice, medievale, moderne și în contemporaneitate*, București, 1998, pp. 150-151.

<sup>23</sup> *Mahometische Genealogia. Das ist Beschreibung herkommen unnd Absterben Machemetis, darinnen der gantzen Türcken mit ihrem Provintzen, Völckern, Ursprung, Zunemmen, Reisen, Reischthumen, Glauben, Gesatzen, Gewonheiten, Sitten, Regimenten, beides in Geistliche und weltliche Sachen, sampt andern ihren Ceremonien in Kirchen, Schulen und Heusern auchfürnemme Kriegshandel, item von Gefangnuss der Christen unnd was sich sonst seider Mahomets Todt bissher in Türchen zugetragen, kürztlich erzelt worden allen formmen Christen zu guten an Tag gegeben durch M. HENRICUM ENUSTNUM von Hamburg und sonsteinem Siebebürgischen Edelman, Johan Laski genannt, welcher 22. Jahre darin gefangen gelegen beschrieben*, Berlin, 1596.

4. Il considère que Dieu a appelé Jésus Christ au Ciel, qu'il l'enverra sur Terre à nouveau pour lutter contre l'Antéchrist, mais le laissera mourir, pour qu'il partage ainsi le sort des justes.

5. Il affirme que le Diable même, en suivant les préceptes du Coran, pourrait se sauver.

6. Il croit que le Christ s'est séparé de sa nature divine, en ne gardant que sa nature humaine.

7. Il voit dans le Saint Esprit un être matériel.

8. Il trouve que les anges sont envoyés par le Diable.

9. Au Paradis il se trouve de la nourriture et des boissons, de belles filles, des richesses et des habits resplendissants.

10. Le *Coran* est le seul livre saint.

11. Il ne considère pas un péché de prendre l'épouse d'un autre.

12. Tout homme peut vivre avec plusieurs épouses.

13. Les péchés peuvent être lavés avec de l'eau.

14. Les péchés charnels, surtout la sodomie, ne sont pas des péchés.<sup>24</sup>

Il est évident que toutes les 14 raisons énumérées visent à discréditer l'Islam, en le présentant comme un Paradis pour les pécheurs. Même si certains aspects indiquent le rapprochement entre le Christianisme et l'Islam, on ne les présente que pour mieux souligner la fausse direction prise par les Musulmans. En plus, on y ajoute un bon nombre d'inventions au sujet de la norme et de la morale mahométanes.

L'année de la publication de cet ouvrage est très suggestive. C'était en pleine période de renouvellement de la propagande anti-ottomane, à un moment où les troupes impériales n'enregistraient plus de victoires sur les champs de bataille, et que seuls les exploits de Michel le Brave au Danube, en 1595, donnaient encore de l'espoir aux forces chrétiennes. Ceci explique pourquoi après un ouvrage tel que celui de Reinhold Lubenau, qui donnait une image vivante du monde ottoman en 1587, on soumettait à nouveau à l'attention du public un récit du XV<sup>e</sup> siècle, dépassé en tant qu'informations et structure mentale.

Un autre aspect tenant en égale mesure de la manière de percevoir la religion mahométane, et aussi de la façon de comprendre la société ottomane, est la condition de la femme dans l'Islam.

La condition de la femme dans le monde musulman fut critiquée par un bon nombre de voyageurs occidentaux, les uns essayant toutefois de comprendre les coutumes d'une société où la femme se trouvait beaucoup plus exposée qu'à l'Occident à toute sortes de dangers, et de voir les aspects positifs des diverses interdictions.

---

<sup>24</sup> *Ibidem*, pp. 19-21.

Toujours prêt à critiquer, Dernschwam note que les femmes étaient recouvertes de draps noirs, qui les cachaient complètement, leur donnant l'apparence de «momies ou de masqué au carnaval»<sup>25</sup>. Même à la maison, elles cachaient leur visage sous une pièce épaisse de soie blanche, et portaient sur leur tête un petit fez de soie, brodé d'or. Leurs cheveux étaient très épais, et leurs tresses «aussi grosses que le bras». Pour lui, la condition de la femme dans l'Islam était au moins incommode, sinon dégradante. La future épouse n'était jamais consultée avant le mariage. En plus elle ne connaissait son mari qu'après le mariage, qui au fait était ni plus ni moins une transaction commerciale entre les deux familles, conclue devant le cadî. La femme ne participait non plus à la cérémonie religieuse, pendant laquelle seul le marié recevait la bénédiction de la part de l'uléma.

Dernschwam notait aussi qu'il ne pouvait être question de vraies noces, puisqu'il n'y avait pas de danse, ni de célébration aucune<sup>26</sup>. Cette remarque était due au manque de compréhension que Dernschwam avait pour les coutumes de la société ottomane. Pour lui, on ne pouvait parler de fête dans l'absence du vin et d'immenses quantités de viande. Le fait que les amis des jeunes mariés se rassemblaient, séparément, chez l'un et chez l'autre, et l'on servait à cette occasion du riz, de la viande bouillie, du sorbet avec de l'eau et des boissons rafraîchissantes, n'avait dans les yeux du voyageur allemand que la signification d'une mesquine collation.

En vérité, Dernschwam constatait que voyager à travers l'Empire Ottoman en compagnie des femmes était un véritable problème, car le seul endroit où l'on pouvait s'arrêter était le caravansérail, où il était obligatoire de s'installer dans des chambres séparées, ce qui souvent s'avérait impossible. En général, les femmes n'étaient pas beaucoup respectées, et Dernschwam pensait que ceux qui étaient trop pauvres pour pouvoir entretenir une épouse finissaient par vivre «en compagnie de jeunes garçons». La polygamie l'indignait, tout comme l'homosexualité, et il considérait que les Turcs «prennent de 3 à 6 femmes, qu'ils traitent comme des prostituées»<sup>27</sup>. Il est facile à voir que l'auteur allemand, soit par intolérance, soit par difficulté à comprendre les coutumes de la civilisation musulmane, exagère certains aspects remarqués pendant son voyage.

A son tour, Lubenau, décrit par ouïe dire les appartements destinés aux femmes à la cour du sultan, en soulignant le fait que les Musulmans tenaient leurs femmes enfermées, loin des yeux des hommes. Mêmes les fils du sultan ne restaient aux côtés de leurs mères que jusqu'à l'âge de 7. Par contre, l'âge des habitantes des appartements pour les femmes était, pour les esclaves, de 8 à 60 ans.

---

<sup>25</sup> *Hans Dernschwam's*, p. 131.

<sup>26</sup> *Ibidem*.

<sup>27</sup> *Ibidem*, pp. 166-167.



Comme le statut juridique des 4 épouses officielles du sultan était toujours celui d'esclaves\*, et comme les concubines provenaient, tout comme les épouses, des prisonnières capturées de partout le monde chrétien ou non-chrétien, le voyageur tirait la conclusion que le sultan n'avait aucune épouse légitime, donc ses enfants étaient tous de bâtards et, tous les sultans, des «fils de prostituées»<sup>28</sup>. Il est à souligner que c'est la seule observation irrévérencieuse et tendancieuse que Lubenau fait au sujet de Ottomans. Même en décrivant la loi du fratricide, valable en tant que code non écrit dans la famille du sultan, il essaie de l'expliquer en tant que solution extrême mettant fin aux disputes pour le trône et en accord avec la règle religieuse selon laquelle il n'y a qu'un seul Dieu au Ciel et un seul Maître sur Terre.

Chez Hans Krafft on trouve peut-être une des plus objectives vues sur la condition de la femme dans l'Empire Ottoman. On y trouve mentionnée la règle selon laquelle tout homme pouvait avoir *jusqu'à 4 épouses légitimes*. Néanmoins, un homme prenait autant de femmes qu'il pouvait entretenir, les hommes pauvres ayant une seule épouse ou même pas d'épouse du tout. C'est pour cela que les femmes étaient pour les Musulmans une source de fierté, comme par exemple les chevaux de race pour les Chrétiens<sup>29</sup>. Krafft montre son appréciation pour la loi de l'Islam qui permet à une femme de divorcer au cas où son mari la néglige, la traite mal ou ne lui offre pas le nécessaire pour vivre. De plus, une telle femme pouvait s'adresser au cadî en lui demandant non seulement de lui accorder le divorce, mais aussi de la remarier à un homme qui prendrait bien soin d'elle. L'auteur note qu'une telle chose était hors question à l'Occident, où «pas si rarement nous, les Allemands, maltraitons nos épouses de la façon la plus honteuse»<sup>30</sup>.

Malgré sa compréhension envers le mode de vie de la société ottomane, Krafft ne peut s'empêcher de remarquer qu'aux femmes enfermées au harem, dans les familles plus aisées, il ne leur restait pas beaucoup d'autre à faire que de manger, boire des breuvages rafraîchissants, crocheter, broder ou papoter. Les femmes appartenant à cette catégorie ne sortaient jamais seules dans la rue, et même ne se rendaient pas visite l'une à l'autre. Les sorties ne se faisaient qu'en groupes de 6 à 8 femmes, drapées en noir et accompagnées par des esclaves. Pour ces raisons, le voyageur allemand tirait la conclusion que les Turcs n'étaient pas jaloux, puisque les restrictions imposées aux femmes mettaient celles-ci à l'abri de toute tentation ou danger. Toutefois, si une femme adressait la parole à un étranger dans la rue, elle pouvait être sévèrement punie.

---

\* Après s'être arrogé le titre de calife en 1517, le sultan n'eut plus le droit à des mariages légitimes, ne pouvant contracter que des liaisons matrimoniales non officielles, ses concubines portant le nom de *cadine*.

<sup>28</sup> *Beschreibung der Reisen des Reinhold Lubenau*, p. 163.

<sup>29</sup> *Reisen und Gefangenschaft*, p. 105.

<sup>30</sup> *Ibidem*.

Les femmes n'étaient pas libres de faire ce que bon leur plaisait ni à la maison. Elles ne montraient leurs visages qu'aux parents les plus proches et ne pouvaient tenir compagnie à leurs maris si ceux derniers avaient des visiteurs.

La conclusion à tirer et tout à fait claire, nous semble-t-il. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le monde allemand apprenait à connaître et à comprendre la société ottomane, et la barrière mentale la plus solide entre les deux civilisations, la foi, commençait à s'ébranler. Face aux similitudes découvertes entre l'Islam et le Christianisme, les Occidentaux finirent par ne plus regarder les Musulmans comme des *païens*, mais plutôt comme des hérétiques, semblables à tous ceux qui, en Europe, étaient passés au Protestantisme.